[redacted]

Piron, Alexis

La métromanie.

PQ
2019
P6A65
1774

~~RG72m2~~

LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR Monsieur PIRON.

NOUVELLE ÉDITION.



390437
22.3.41

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & permission.



ACTEURS.

DAMIS, Poëte.

Mr. BALIVEAU, Oncle de Damis.

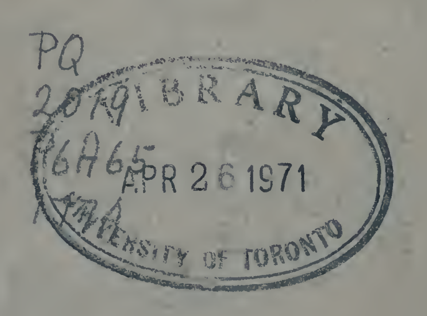
LUCILE.

Mr. FRANCALEU, Pere de Lucile.

DORANTE, Amant de Lucile.

LISETTE.

MONDOR, Valet de Damis.


PQ
2019
P6A65
LIBRARY
APR 26 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

La Scene est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une Maisſn de campagne, aux environs de Paris.



LA MÉTROMANIE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CEtte maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte,
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles!

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Ne joue-t-on pas chez vous la Comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre ! Non.
Car ſelon la penſée où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face à chaque inſtant s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, n'y n'en aura jamais.
C'eſt un homme iſolé qui vit en volontaire :
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire ;
Qui va, vient, veille, ſue, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.
Au ſurplus raſſemblant dans ſa ſeule perſonne,
Pluſieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne,
Miſantrope, Etourdi, Complaiſant, Glorieux,
Diſtrait... Ce dernier--ci le déſigne le mieux :
Tenez, s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée à bâiller aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha ha qui l'attend :
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais... mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'eſt-ce pas de ces gens que l'on nomme Poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le perſonnage en tout reſſemble au tien :
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, & montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche ! il eſt à rêver là-bas, dans ces boſquets.
Mais vas-y ſeul : on vient, & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah, Lisette ? ah, ma belle.
Que je t'embrasse : hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;
Félicite-moi donc ! quel plaisir ! l'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !
De la chose avant moi, tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'ëtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit, songez donc où vous êtes ?
Y pensez-vous d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin, ni de près !
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manege,
Lucile même à nous, daignât-elle s'unir ;
Je ne sai trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh, je le sai bien, moi ! mon pere m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfans ; je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille, autrement (j'ai des mœurs.)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce ;
Le pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeller ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grace : & laisse-là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un pere ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile eſt un parti...

DORANTE.

Je ſuis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE

J'en aurai deux cens mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laiſſe-là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'eſt une nonchalante,
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente :
De l'amour d'elle-même épriſe uniquement ;
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une Idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on penſât pour elle ;
Et ſans agir, ſentir, craindre ni deſirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de reſpirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue ?
Y penſez-vous, Monſieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laiſſe un moment de répit.
Et c'eſt ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, ſachons où nous en ſommes.

LISETTE.

Elle aime éperduement ces vers paſſionnés,
Que votre ami compoſe, & que vous nous donnez,
Et je guette l'inſtant d'oſer dire à la Belle,
Que ces vers ſont de vous, & qu'ils ſont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils ſont de moi ! mais c'eſt mentir effrontément.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai ; mais j'aurai l'agrément
D'intéreſſer pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en eſt encor à ſavoir que je l'aime !
Que ne profitons nous de la commodité
De ces vers amoureux dont ſon goût eſt flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aiſément reconnoître :
Et mieux que tu ne crois, m'eût réuſſi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non, vous auriez tout gâté ;
L'indifférence incline à la ſévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choſes ;
De l'empire amoureux lui déplier les roſes ;
L'induire à ſe vouloir baiſſer pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir.
Sur-tout, quand un amour, qui n'eſt plus guere en vogue,
Y brille ſous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons du Tempé,
Des Bergers figurans quelques danſes légeres,
Où tout le jour aſſis aux pieds de leurs Bergeres,
Et couronnés de fleurs, au ſon du chalumeau,

Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se leve exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis!

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas,
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée.

DORANTE.

Oui, son talent chez nous, lui donne aussi l'entrée;
Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi.
Un peu plus que ma mere, & presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons-là son Eglogue.

DORANTE.

Ah, soit! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt, tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille;
Le pere qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin,
Et vous plairez d'abord présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques Acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour, rendez-vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant: Après quoi...

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout-à-l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine,
J'ai fabriqué pour vous bien des vers jusqu'ici:
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Eglogue, elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vîte!

DAMIS.

Oh, mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé, j'en jugerois mal!

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS *lit.*

DAPHNIS & L'ECHO, Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'Echo, l'Homme & l'Eglogue!

DAMIS, *récite d'un ton composé.*

Echo que je retrouve en ce boccage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo, paix, dis-je! une bonne fois, paix.
Sinon...

DAMIS.

Comment, Monsieur! quand pour vous je compose....

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode, Epître, Cantate?

DORANTE.

Ahi!

DAMIS.

Elégie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait, Sonnet, Bouquet, Triolet, Ballet?

DORANTE.

Rien!

Mon

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté qu'en ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie;
Le cœur d'un vrai Poëte est prompt à s'allumer,
Et on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

Je le crois mon rival. (*haut.*) Quelle est votre Bergere?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystere;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *bas.*

Ah, c'est Lucile! (*haut.*) Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-là.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part.*) Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *bas.*

C'est elle. (*haut.*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas.*

De son goût pour les vers! Mon infortune est sure :
Mais n'importe : feignons & poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient cet *à parte*?

DORANTE.

De mon premier objet c'eſt trop m'être écarté.
Revenons au plaiſir que de vous j'oſe attendre.

DAMIS.

Parlez ; me voilà prêt : que faut-il entreprendre ?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monſieur Francaleu,
Je me ſens du talent, & je voudrois un peu,
En m'eſſayant chez lui, voir ce que je ſais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami, ce titre ſuffira.
Ecoutez ſeulement les vers qu'il vous lira.
C'eſt un fort galant homme, excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere ;
Mais à l'humanité, ſi parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le ſien eſt de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être en cheveux gris, aviſé de ſa verve ;
Si l'on peut nommer verve, une démangeaiſon
Qui fait honte à la rime autant qu'à la raiſon.
Et malheureuſement ce qui vicie, abonde ;
Du torrent de ſes vers, ſans ceſſe il nous inonde ;
Le premier il en raille, & ſouvent s'avilit ;
Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit ;
Prétend qu'ils faſſent rire, & pour peu qu'on en rie,
Le poignard ſur la gorge en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paye, en l'aſſommant.

DORANTE.

Oh, je ſuis patient ! je veux laſſer votre homme,
Et que de l'encenſoir, ſe ſoit moi qui l'aſſomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe écraſé ſous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raiſons que je tais ;
Et je m'y plairois fort ſans ſa muſe funeſte,
Dont le poiſon maudit nous glace & nous empeſte.
Heureux quand mon eſprit vole à ſa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps m'en friſſonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

Mr. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Peſte ſoit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma piece au diable & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'amant, l'oncle, le pere ;

Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un a la fievre, l'autre un rhume, & l'autre est mort,
C'est bién prendre son tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille :
A grands fraix je convoque, amis, parens, famille;
J'assemble un auditoire & nombreux & galant;
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalant?

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois sujets étoient bons; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité! savez-vous, que j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

DAMIS.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité,
Et peut-être, Monsieur ne l'a jamais été;
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre;
Eprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modélé sur lui.
Le pauvre garçon meurt, meurt! pour une inhumaine;
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux! vous voilà selon notre desir.
Venez, & croyez-moi; vous aurez du plaisir.

(*Il sort avec Dorante.*)

DAMIS, *seul.*

J'ai beau le voir partir : je ne m'en crois pas quitte;
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agitte,
Sain & sauf, une fois j'échappe à bourreau.

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis. comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une piece en six Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes;
mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(*Il s'en retourne.*)

SCENE V.

DAMIS, *seul.*

Et je n'armerois pas contre ce guet à pens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé ;
Il est tems que la vue & l'acheve & le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah, grace au Ciel, enfin je vous déterre ?
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris cent fois j'ai vu tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime & lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint Clou.

DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh, oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc, Monsieur ; ma foi, prenez y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point.

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être ;
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître ;
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes Confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres,
Et parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun,
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc ?...

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserois bien garantir la durée

MONDOR.

De l'Empirée ? ouidà ! N'ayant sous l'horison,
Ni feu, ni lieu qui puisse allonger votre nom ;

Et ne possédant rien sous la voute céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrein,
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t-il bien.
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps ici bas souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche & disposer de soi ?
Les gens de mon espece ont le destin des Belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente, & dupe du manege,
Je sers de passeport au fat qui me protege.
On tenoit table encor : on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens, j'entre en verve, & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres :
J'ai le vol si rapide & si prodigieux,
Qu'à me suivre on se perd après moi dans les Cieux ;
Et c'est-là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir à coup sûr tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage & commode & pompeux
Me roule en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante & bois. Le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance ! soit. Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Hé quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs, vous prenez vos ébats,
La fortune à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah, quelle indifférence !
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?
Un oncle riche & vieux dont votre sort dépend ;
Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent,
Prétendant sur son goût régler votre génie,
De vos diables de vers détestant la manie.
Et qui, depuis cinq ans, bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà, que vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *Licences Poétiques.*
Ah, Monsieur, redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*
Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*
Beau fruit de mon sermon.

DAMIS.
Digne du sermoneur.

MONDOR.
Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.
De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*
Bon, de l'honneur.

DAMIS.
Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.
C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les payez très-mal.

DAMIS.
Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh, fais ce qu'on te dit.

MONDOR.
Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, & moi tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai sur les bras,
C'est moi qui les écoute & qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie;
De vous céler, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne & vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul! & voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*
Tu me rapporteras le mercure du mois.
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*
Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.
Amene.

MONDOR.
Vous pensez rire.

DAMIS.
Non.

MONDOR.
Vous verrez.

DAMIS.
Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien, vous en allez avoir le passe-tems.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les payerez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! seroit il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma Lingere, à l'Hôte, au perruquier?

MONDOR.

Autant,

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A la pension?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *reculant avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle...

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience?

MONDOR.

Oui, je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zele... a manque de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins. Il n'importe.
Ça partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.

Je concourrai par-tout : par-tout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris payera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingere, & le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux, j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Nous de doutons de rien. Et sur un fond meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge & le tailleur?

DAMIS.

Sans doute, & sur un fonds de la plus noble éspece,
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma piece,
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soit même on la joue, en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas.
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célébre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?
Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.

(*A Mondor qui s'en va.*)

Demain... Où vas-tu donc, Mondor!

MONDOR.

Chercher un Maître,

DAMIS.

Et pourquoi tout-à-coup, suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'es pas sage : eh quoi? tu te révoltes?
A la veille, que dis-je? Au moment des récoltes.
Car enfin, rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi.)
Rassemblons, en un point de précision sure,
L'état de ma fortune & présente & future.
De tes gages déjà le paiement est certain,
Ce soir une partie, & l'autre après demain.
Je réussis : j'épouse une femme savante;
Voi le bel avenir qui delà se présente :
Voi naître tour-à-tour de nos feux triomphans,
Des pieces de Théâtre, & de rares enfans.
Les aiglons généreux & dignes de leurs races,
A peine encor éclos voleront sur nos traces.
Ayons en trois. Léguons le Comique au premier,
Le Tragique au second, Le Lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux, la Scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,
Et mon épouse & moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi Poëme; elle, que son Roman :

Vers

Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule ;
Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule :
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le Théâtre & la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme.
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

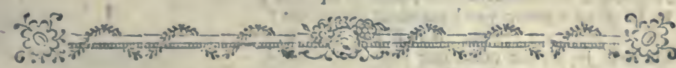
Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée ; une autre dans la tête ;
Une où je joue : une autre à lire toute prête.
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'Heureux tempérament ! ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire, enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encor, & que tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date,
Convenez que pendant l'intervalle écoulé,
La Parque à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive ?
Pour moi, je suis de tout, Joueur, Amant, Convive :
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux : car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.

Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le Lecteur,
De tel qui m'a raillé, fait mon admirateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, Morbleu, tant pis, bonne lecture!
Lisez celui du mois, vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusques là qu'il me nomme une dixieme Muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai par un Sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable,
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poëte! Hé bon Dieu, depuis quand? Vous!

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurois vous dire au juste le quantieme.
Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante & tout rie.
L'âge avance, & le goût avec l'âge varie;
Je ne saurois fixer le tems ni les desirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une piece aujourd'hui très-plaisante.
J'en suis l'Auteur: elle a pour titre, l'indolente.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi, j'ai quelqu'affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble fête.

N. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait par ses écarts mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte?)
Il est depuis cinq ans à Paris de bon compte.
J'arrive: je le trouve encor au premier pas.
Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne, & vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

M. FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi !

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

M. FRANCALEU.

Oui : n'êtes vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

M. BALIVEAU.

Soit, mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors ?

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur ?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue ?

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANÇALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Hé fi ! que dira-t-on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul !

M. FRANCALEU.

He bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise.

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu ?

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office !

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paira donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui, j'en suis garant ;

Demain l'on vous le coffre au fauxbourg St. Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là gesticulant & braillant tout le soû,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCENE II.

M. FRANCALEU LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle; & toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle, & tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux,
Tâche à la copier, tu ne peux faire mieux;
Le modele est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine;
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien:
J'ai sa taille, j'aurai son geste & son maintien;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez; mais vous & votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumiere, enfin, le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la moriginer.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite;
Le penchant satisfait répond de la conduite,
C'est contre le torrent du siecle intéressé;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse,
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse:
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi;
Ma fille est riche & belle. En un mot je la donne
Au premier qui lui plaît, je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le Poëte?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reste,
J'aurai fait un heureux; c'est passe-tems céleste:
Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-tems à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur tel, qui, sur un autre, auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi ai-je pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle:
La savez-vous? (*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours, tout de ce pas, tu peux en être sure;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non: j'écoute, j'admire, & je me tais. Courage.

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? tout des mieux! j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace !
Quoi ! tu peux, ſans rougir, me regarder en face !

LISETTE.

Pouquoi donc, s'il vous plaît, baiſſerois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'excluſion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Hé, c'eſt le coup de maître !

DORANTE.

Il eſt bon là !

LISETTE. Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

Quoi ! tu me feras voir...

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.

Je n'en demande plus, ma perte étoit jurée ;
Je trouve en mon chemin Monſieur de l'Empirée.
Il aime, il a ſu plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon appui.
Mais ſans voir ta Maitreſſe, il oſoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire ;
Et ta bouche infidelle, ouverte en ſa faveur,
Des vers que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je ſers le Poëte ?

DORANTE.

Oui, perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide,
Pauvre cervelle ! Ainſi je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi ;
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin... allez ! je ne ſais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette excluſion, que veux-tu que j'en penſe ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore, à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel eſt le cœur humain, ſur-tout celui des femmes ;
Un aſcendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais ſi cet aſcendant ſe taiſoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non, l'indolence eſt toujours indocile ;
Et telle qu'eſt la ſienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété ſeule peut l'émouvoir.
Ce n'eſt pas même aſſez des défenſes du pere,
Si je ne les ſeconde en duegne ſévere.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh, c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas;
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez-donc, laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Desirez-vous ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'est à regret!

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitere jusqu'à ce que par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le croi.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si J'avois, comme vous, à choisir;
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence:
Je hais de ces galants le concours importun,
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous, on vous fera dédire?

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire,

Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon pere le désigne, il défend que je l'aime;
J'obéirai. je sais le devoir d'un enfant:
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non!

LUCILE.

Mais, devoit-il, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austere?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur?
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'honneur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber,
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la piece.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobeissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi!

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma preférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est-là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sure de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu,
Témoigne aussi combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

LUCILE.

Quoi ! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux, quel mélange amusant !
Que sous des traits si doux, l'amour est séduisant !
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! mais j'y songe ; & si c'étoit la vôtre ?
Vous riez : & moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. j'ouvre à la fin les yeux.
Oui. je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin ;
Monsieur de l'Empitée approche un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais ne fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est je crois suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah, tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du pere est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE.

La belle avance !

MONDOR.

Ecoute.

LISETTE.

Oh, je n'ai pas le tems !

(*Lisette s'échappe, & Mondor la suit.*)

SCENE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue ! oui, céleste Bretonne,
Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, l'on vous le donne beau,
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma Piece est applaudie
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
Vous eutes un esprit que la France admira,
J'en eus un qui vous plut, l'univers le saura.

(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf !

DAMIS.

Qui te savoit-là, dis ?

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien, raille, blâme, conteste !
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois ; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouir,
Je ne me repaissois que de vaines chimeres.

MONDOR.

Votre bonheur tout franc ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu ! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma Muse, elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eutes jamais. J'ai des bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, & sait son maître,
Comme à l'Observatoire, un Savant sait les Cieux ;
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même, ami ! vas, tu t'abuses.
En fait d'amour. le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe, autant que l'existence ;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu :
Et de grace, en françois, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Elégance, fraîcheur, & beauté sans pareille ;
Taille de Nymphe...

MONDOR.

Après ! je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu, je le crois bien ; puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur !

DAMIS.

A la folie.

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie ?

DAMIS.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente.
Mais une Iris en l'air, en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergere & Nymphe tour à tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et comme tu crois bien, fidele à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il eſt vrai, me parut un peu vuide,
Et je ne pus tenir à l'appas du ſolide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable, enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci ſous le nom d'Uranie.
Ah, que j'ai bien pour elle exercé mon génie!
Et que de tendres vers conſacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naiſſance & le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le ſecret de ma flamme,
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu?
Elle-même elle étoit aimée à ſon inſçu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de ſi légere eſpece,
Pourroit prendre ſon vol bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas, & même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous ſentons, que fait ce que nous ſommes?
L'aſtre du jour ſe leve, il luit pour tous les hommes;
Et le plaiſir commun que répand ſa clarté,
Repréſente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. tout vous eſt bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre eſprit ſoit en bonne fortune.
A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais,
Et vos rivaux, Monſieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! à l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore,
Je rêvois ſon image, & mon eſprit l'adore.
Pour la derniere fois tu me fais ſoupirer,
Divinité chérie! Il faut nous ſéparer.
Plus de commerce; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!

L'union étoit belle; & que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle ſort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poſte mal acquis, l'équité la dépoſe.
Et rien, avec raiſon, fait place à quelque choſe.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'eſprit!

MONDOR.

C'eſt qu'elle aime les vers, & cela vous ſuffit.

DAMIS.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'eſt la ſource féconde
Où nous allons puiſer déſormais les ducats.

DAMIS, *ſouriant.*

Les ducats!

MONDOR.

C'eſt de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne,

Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme ?

MONDOR.

Oui ; Monsieur, si vous êtes son gendre ;
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravague-tu ?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! ne voici-t-il pas encor un qui-pro-quo ?
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

DAMIS.

D'une SAPHO,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illustre DESHOULIERES.
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp.

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ; l'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers,
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'univers :
Elle a douze fois l'an, réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes vous vus ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez !

DAMIS.

Sans doute : pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh, tais-toi ! tu m'excedes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui, mais répondra-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intriguant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le Messager des Dieux : lui-même ; le Mercure

MONDOR.

Oh, oh ! bel entrepôt vraiment pour coquetter ?

DAMIS.

Tiens, lis, dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *lit.*

SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kersic de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles.

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec!
Pégase soit rétif & l'Hypocrene à sec;
Si ma Lyre de myrthe & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hymenée.

MONDOR.

Je respecte; Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage, auroit tort.
Mais prenez un conseil, votre esprit s'extenue,
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez; obsédez sa personne.
Croyez voir, & voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent & plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule une épithalame,
Que devant qui soit peu je prétends mettre au net;
Et donner au Mercure en paiement du sonnet.
Muse! évertuons-nous, ayons les yeux sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse,
Cherche en le contemplant matiere à tes crayons,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible & touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR, *seul.*

Quelle tête! il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart & sans être vu.*

DORANTE.

A Cet aveu si tendre, à de tels sentimens,
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai crains, Madame; à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,

Reconnoissez qui j'aime, & réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi.

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire!
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis!

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu, rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur.

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
Je l'avoue, & pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *appercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Hé! c'est Monsieur de l'Empirée!
Lisons les lui ces vers: il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une Idile, où j'ai quelque intérêt,
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive,
Rien ne me plaira tant. Lisez: & s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

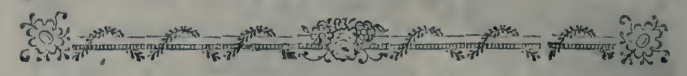
Votre façon d'écrire élégante & fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où loin des importuns nous puissions lire en paix.

(*Damis lui donne la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.*)

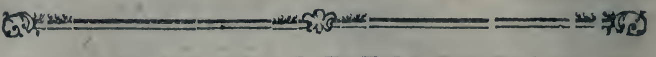
DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie;
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande, où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

DORANTE *ſeul, & ramaſſant des tablettes.*

QUelqu'un regrette bien les ſecrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(*Il les ouvre.*)
Epithalame. Ah, ah! J'en reconnois le maître!
J'y pourrois bien auſſi développer un traître...
Liſons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le ſeul qu'on veut exclure, eſt-il ſi malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me ſuis éclipſée en confidente habile;
Et je vous ai laiſſé le champ libre à l'inſtant.
Hé bien? Quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah, qu'elle eſt raviſſante! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien aſſurer ſa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois! Mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Juſqu'au ſon de ſa voix, tout pénetre en elle;
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle:
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendreſſe & l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuſe enfin s'eſt-elle humaniſée?
Je l'avois, ce me ſemble, aſſez bien diſpoſée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble..

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé; mais non pas ſes propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres

LISETTE.

Quoi, qu'elle eût dit: *Monſieur, je ſuis folle de vous:*
Je voudrois que déjà vous fuſſiez mon époux.
Mais oui; c'eſt avoir l'ame aſſurément bien dure,
De ne pas abréger ainſi la procédure.

DORANTE

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu :
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ;
Elle m'a répondu : (Dirai-je avec douceur?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche, elle a tiré l'Idile,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'Idile en sa présence ;
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit :
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet! seroit-ce lui qu'on aime?
Me joueroient-ils tous deux, me jouerois-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! rendez graces, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur?
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, & qu'elle me le croie,
Où donc est encor-là, le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, & j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité ;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime,
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh, Monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie?
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival, & mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du pere, il a le plus de part,
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue!
Réponds!

LISETTE.

Tout doucement, vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde :
Cependant allons voir, (en les feuilletant bien,)
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

M'Epier ! doucement, ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'est peu d'être injuste, il ose être importun ?
Aux trousses du fâcheux, je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant affaire
Avec ce Cavalier qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune-homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en six Actes de vous,
Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté,
De caustique & de fat, joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Hé bien, bien double joie en ce cas pour le nôtre !
Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre ;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût,
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, & veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez-là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille !

M. FRANCALEU.

Et, pourquoi donc si-tôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,

T'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi...

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

AH, c'est vous! Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin, mon rôle est su: voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai, débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens, à peine, aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pillier de coulisses;
Et quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France, opérer des miracles,
Eriger nos Palais en salles de spectacles,
Et ce que n'a pu faire encore la raison,
Réformer le quadrille en plus d'une maison.
Et nos Marquis chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle & Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
Je représente un pere austere & sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton,
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous séconde.
Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU, *appellant ses valets.*

Holà, hée!
Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée.
(*A Monsieur Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune-homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'est l'esprit du rôle, & vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous, & ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une Académie,
Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie;

Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux ;
C'est un coup de Théâtre admirable, & j'espere....

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*
Monsieur, voilà celui qui sera votre pere.
Il fait son rôle ; allons, concertez-vous un peu,
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(*A Monsieur Balivèau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.
(*A Damis.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.
M. BALIVEAU.
Je sens, qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.
DAMIS, *à Mr. Francaleu.*
C'est que lorsqu'on répete, un tiers est importun.
M. FRANCALEU.
Adieu donc ; aussi-bien je fais languir quelqu'un.
(*A Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être ;
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*Frappant sur l'épaule de Baliveau.*)
Bravo, bravo, bravo !

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*
Le sot événement !
DAMIS.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous ! Mon cher oncle est des nôtres !
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint.
M. BALIVEAU.
Raisonnons d'autre chose, & ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...
DAMIS.
Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez ? ou si c'est votre rôle ?
M. BALIVEAU.
C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris.
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empirée ?
Sied-il dans ton état d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?
DAMIS.
Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.

Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.
M. BALIVEAU, *levant sa canne.*
Coquin! tu te prévaux du contre-tems maudit...
DAMIS.
Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes vous & moi membres de Comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité,
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.
M. BALIVEAU, *à part.*
C'est à moi de plier, après mon incartade.
DAMIS, *gaiement.*
Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...
M. BALIVEAU.
J'ai ri. Me voilà désarmé.
DAMIS.
Et vous un pere...
M. BALIVEAU.
Hé oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu? que t'ont servi mes soins?
DAMIS.
A me mettre en état de les implorer moins?
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance.
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire.
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.
M. BALIVEAU.
Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux, crois-moi; fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, & fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent; le bon sens autorise;
Qui te distingue: & non, qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité,
Tel qu'enfin le Barreau l'offre á ta vanité.
DAMIS.
Le Barreau!
M. BALIVEAU.
Protégeant la veuve & le pupille,
C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire & le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.
DAMIS.
Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte?
De ce dernier la gloire est durable & complette,
Il vit long-tems après que l'autre a disparu.

SCARRON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand-homme
L'ancre de la chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence & les loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune!
J'y monte : & mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus, ne pouvant si-tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire;
Et primer dans un art, plus au-dessous du Droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
Le vice impunément, dans le siecle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit, solide & généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait; pour Batreau, je choisis le Théâtre;
Pour Client, la vertu : Pour Loix, la vérité :
Et pour Juge, mon siecle & la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien, porte plus haut ton espoir & tes vues.
A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à la cause un intérêt sincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent.
Mais presque tout consiste au mépris de la vie.
Et de servir son Roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une Solliciteuse aimable & sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presqu'à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos Magistrats la vertu me confond:
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des Héros de toutes les especes;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.
Infortuné! je touche à mon cinquieme lustre;
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore; & je rampe encor, à l'âge heureux,
Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Et dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable;
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais.

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le destin m'apprête.

Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont fait d'avance ;
Mais le remede est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source, où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi ;
Malheur aux Ecrivains qui viendront après moi !

M. BALIVEAU.

Vas ! malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer, la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Vas subir du public les jugemens fantasques !
D'une cabale aveugle, essuyer les bourrasques !
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer !
Va, des Auteurs sans nom, grossir la foule obscure,
Egayer la satyre, & servir de pâture
A je ne sai quel tas de brouillons affammés,
Dont les écrits mordans, sur les quais sont semés !
Déjà dans les caffés, tes projets se répandent.
Le parodiste oisif & les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scene avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort de Pygmée ?
L'Olimpe voit en paix, fumer le mont Æthna.
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encor au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin !
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs, ta sottise en appelle :
Que de ton vivant même on admire tes vers,
Tremble ! & vois, sous tes pas, mille abymes ouverts.
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra, sur ton compte, un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs ! Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages !

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit y brille.
La mere en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon,
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la Scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce,
Je suis un malheureux. Mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher avant la fin du jour:
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'Auteur de la piece nouvelle,
Que ce soir, aux François, l'on doit représenter.

DAMIS.

Soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami, vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais je vois avec peine;
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque-tems, joüir de l'anonyme;
Pour goûter du succès des plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

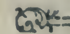
Volontiers.
(*A part.*) A demain, scélérat! si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS, *seul.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment,
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs; voyons. Où sont donc mes tablettes
La perte, pour le coup, seroit des plus complettes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.

Ah ! je suis ruiné ! j'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux pieces commencées,
Caracteres, portraits, maximes & pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains ;
Mais j'ai regret sur-tout à mon Epithalame.
Hélas ! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflâme,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois, du même enfant, pourra-t-elle accoucher ?



SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH, Monsieur ! secourez les Muses attristées !
Mes tablettes là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi ! cherchons-les, aidons-nous !

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause.

DORANTE.

Et fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la plus pure franchise. En vérité, j'ignore...

DORANTE.

Quoi ! Monsieur ? que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté : c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire,

DAMIS.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,

Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'eſt à quoi votre eſprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne ſerai pas, juſqu'au bout, votre dupe;
Je veux, de mon côté, mettre auſſi les railleurs;
Et votre Epithalame ira ſervir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre....

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot!

DORANTE.

Vous voudriez temporiſer en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette Epithalame...

DORANTE.

Ou partez tout-à-l'heure,
Ou, tout-à-l'heure, que l'un ou l'autre meure.

DAMIS.

Quelle vivacité! quand nous nous entendrons,
Ni je ne partirai, ni nous ne nous battrons....

DORANTE.

Pour un homme pouſſé, vous voilà d'un grand phlegme.

DAMIS.

C'eſt que je me ſouviens de certain apothegme,
Qui dit...

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un verſificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en eſt trop. A vous-même, un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, vouluſſiez-vous l'entendre.
C'eſt moi, qui maintenant vous demande raiſon.
Cependant on pourroit nous voir de la maiſon.
La place, pour nous battre, ici près eſt meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.*

EH, venez donc, Monſieur, depuis une heure,
Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monſieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre eſprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous deſirez, dit-on, ce petit ſacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'eſt Liſette.

DORANTE, *à Damis.*

C'eſt vous qu'elle veut ſervir.

M. FRANCALEU.

Lui ?

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui ; c'est un envieux
Qui voudroit, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas à Damis*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez : & qu'il admire : il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper, mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cayer de sa poche.*

Ah ! quelle humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie !
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends. (*Il s'en va.*)

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE, *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime : & c'est un état où l'on n'est guere à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après.*

Par la même raison...

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

LAissez, laissez de grace !
Il en veut à ma fille ; & je serois charmé,
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu, qu'il vous aime, & vous & vos ouvrages !

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi seul, le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment.

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes, Dorante s'évade : & Monsieur Francaleu continue sans s'en appercevoir.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la piece.

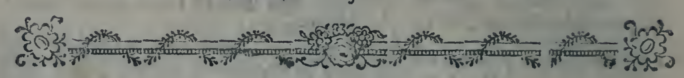
(Il déroule son cayer; & lit.)

La mort de BUCEPHALE.

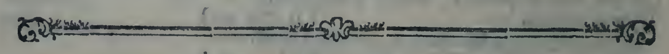
(Se retournant & ne trouvant plus Dorante.)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit? Oh, parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; & s'il faut qu'il m'échappe,
Je me crampone après le premier que j'attrape;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler de bout,
L'Auditeur entendra ma piece jusqu'au bout.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe & une coëffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derriere elle d'un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse?
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce!

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand!

LISETTE.

Le voilà bien sot !

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel ? qu'est-ce ? quoi ? quand ? qui ? l'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Hé bien Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vu de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi, l'un vaut l'autre ; & sur-tout son destin.
Semblant te mettre exprès une lettre à la main ;
Nous entrons dans le parc ; il nous guette, il pétille,
Il se glisse, il nous suit le long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, & disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe.
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,
Peste & jure, je crois maintenant comme il faut.
Je ferois encore pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espece attrabilaire.
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh, parbleu ! ce n'est pas le foible de mon Maître ;
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître ;
Et présume assez bien de soi-même & d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel esprit, en nous, n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas ; telles gens, tel patron ;
Et dès que je le sers, peut-il être poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante ;
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon Maître ne dit mot, mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité ;
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui, j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse,
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :

Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle.
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallele.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous je protege Dorante.

MONDOR.

Gageons, que malgré toi, mon Maître le supplante.
Car étant né Poëte, au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime & l'estime.
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet, à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeller un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable;
Prends de mes almanachs, & tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu palir Lucile au récit du combat,
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue : & c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même ils se sont entretenus long-tems.
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens;
Lorsque, dans cet esprit, soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Qui coulera ton maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit pere & fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un tems que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Telle gloire le peut couronner.... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil, & mettons nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUcile, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle, & je défends cela:
Tout net! entendez-vous, ma fille!

LISETTE, *se tournant, & faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

M. FRANCALEU.

Ha!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.
Lui ressemblai-je assez! jouerai-je bien son rôle?
L'œil du pere s'y trompe; & je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tontôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure: on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta maîtresse, & l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le sert indutablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît; vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal entendu; pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être pemis
Mais je suis sans rancune, & ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bisarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui n'écoutant priere, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garand;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,

Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce-là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès;
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere?

M. FRANCALEU.

Pardonnez moi, Monsieur. Il a son caractere.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée; esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque en un mot; & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma piece, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux que l'on joue,
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon-homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle?
Hem! comme sa surprise a paru naturelle?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres?

DAMIS.

Un fat

Avoueroit

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;
Et paſſant du menſonge à la ſottiſe extrême,
En le faiſant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un Poëte, à la Cour, eſt de bien mince aloi.
Des ſuperfluités, il eſt la plus futile.
On court au néceſſaire ; on y ſonge à l'utile :
Ou, ſi, vers l'agréable, on penche quelquefois,
Nous ſommes éclipſés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les ſens entraînant l'homme,
Minerve eſt éconduite, & Venus a la pomme.
Ainſi, je n'oſerois vous promettre pour lui,
Sur un crédit ſi frêle, un bien ſolide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, ſera donc mal gardée.
Car je comptois ſur vous quand je l'ai haſardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu ;
Un libertin, qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela !
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

M. FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laiſſez ! parbleu ! j'admire ma ſottiſe !

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Je m'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe.

DAMIS.

Ah ! gardez-vous en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi !

M. FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce ſoir il aura mon billet ;
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laiſſez-moi faire ! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh, non !

DAMIS.

Que direz-vous, pourtant,
Si votre homme, ce ſoir, ce ſoir même, eſt content !

M. FRANCALEU.

Ce ſoir ! ah ! ſur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous ſuffire.

DAMIS.

Je ne vous prometʒ rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monſieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute, & j'ai raiſon. L'oncle me fait pitié.
Et tout mauvais ſujet mérite inimitié.
Tenez! j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous, cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas:
Car vous me fréquentez, & vous ſuivez mes pas.
Des travers du jeune-homme un fou ſera la cauſe:
Auſſi l'ordre du Roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel, chez qui l'on ſaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez! mais je parle en pere de famille.

SCENE V.

M. FRANCALEU, LISETTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi! la piece....

LISETTE.

Eſt au croc, une ſeconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien une autre hiſtoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Déſertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce ſoir on y joue une piece nouvelle,
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah, j'en ſuis!

LISETTE.

L'heure preſſe; & tous ont décampé,
Comptant ſe retrouver ici pour le ſoupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette bruſque ſortie?
Comme s'ils n'euſſent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non! Le ſort d'une piece eſt-il en notre main!

Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la piece que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux, remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui dans l'art du Théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe & le désole,
Et la piece nouvelle est un amusement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(*Il s'en va.*)

DAMIS, *à part.*

Ouidà, c'est bien s'y prendre.

SCENE VI.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la Scene précédente.*

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la piece!
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen.
(*Haut.*) Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste; & votre attente est vaine;
Car la piece est mauvaise; & sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine!

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin.

LISETTE.

Ne croit pas que la piece aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture?

LISETTE.

Sur ce que hier, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! l'Auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! oh! c'est lui, je le gage.

Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard, de nous & de nos vers.
Et pour, ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela suit ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de Cour, son cabinet des Princes;
Pese ou regle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur; tout est de sa portée,
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit:
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extreme
Jusqu'à nommer l'Auteur?

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est vous-même
Qui venez de tout dire, & de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois: & je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grace!... Etourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante,
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

(*Dorante paroît ici au fond du Théâtre, d'où il les voit & les écoute.*)

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, appercevant Dorante, tourne brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend, le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promesse, & quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre :
C'est que cette promesse & si douce & si tendre,
Reçue à la même heure, & presqu'au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame ; adieu ! ne vous flattez jamais,
Que je vous aye aimée, autant que je vous hais !

(*Il fait quelques pas pour s'en aller,*)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie ;
Car il va revenir.

(*Elle s'assied audevant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, en se cachant le visage de son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie !
A votre âge ! passer, sans pudeur, sans égard,
Des mains de la nature, à ce comble de l'art,
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé presqu'au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi, d'un vain espoir, y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes ;
Dorante ! ou je fléchis mon pere ! ou de mes jours,
A l'asyle où j'étois, je consacre le cours !
Quels étoient vos desseins ? répondez-moi, cruelle ?
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs & n'en veut perdre aucun ?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-tems, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous me promettiez plus que l'amour même ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours ;
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ! on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;
J'attaquois de nouveau le traître, en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche !
Que ma plainte à présent vous revolte ou vous touche !

Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé!
Vous ne me reverrez plus, que mort, ou que vengé

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle!
Elle tremble, il est vrai; mais pour qui tremble-t-elle.
N'importe, je l'adore: écoutons-la. Parlez.
(*Il revient & reste à quelque distance d'elle.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejettons le passé sur l'inexpérience:
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper,
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah, Lucile! ai-je pu si-tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *avec une voix enfantine & dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Hé non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter! ne sai-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime, au fond, qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.
(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)
Je vous pardonne donc, & même vous excuse;
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits,
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *sans mettre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jettant à ses genoux & lui prenant une main.*

C'est assez! mon ame est satisfaite...

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*

Veillai-je, ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant l'éventail & se levant.*

Lui-même! & qui me fait fort joliment sa cour.
(*A Dorante.*)
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois, en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous púnir.

LUCILE.

Eh quoi ? Dorante, après mille & mille assurances,
Qui tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,
Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que, sur ce ton, vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise, après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprens mon rival....

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre !
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait, tròp naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon, qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous de grace ! encore un coup, Madame,
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme ;
Croyez, si j'eusse pu ne pas m'en alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Je viens, je vois, j'entends....

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture !
Juste sujet, pour moi, de crainte & de rûpture !
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix ;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante & soumise !
L'insensibilité que je m'étois promise !
Lisette, je t'ai crue, & toi seule, tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE, *à Lisette.*

Eh, ne m'accable pas.

Tu ſais mon innocence. Appaiſe mes alarmes,
Lucile! retenez ces précieuſes larmes!
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler;
C'eſt lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour eſt défiant, quand l'amour eſt extrême!

LUCILE.

S'il ſe faut quelquefois défier quand on aime,
C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le ſavez, cette ſage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon eſtime;
De votre propre Idile, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre, & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame, & que je cede au remords qui me preſſe.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſure ſi peu.
C'eſt que je n'en jouis qu'à titre illégitime:
C'eſt que tous ces écrits, ſource de votre eſtime,
Vous venoient par mes ſoins; mais ne ſont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne ſont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le ſot homme!

LUCILE. Quoi?...

DORANTE.

Laiſſant lire, il eſt vrai, dans le fond de mon ame,
J'inſpirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
Que ſon art, à mon gré, s'y prenoit foiblement.
Et que le bel eſprit eſt loin du ſentiment!
Mais cet art vous amuſe; il a fallu vous plaire,
Laiſſer dire des riens, ſentir mieux & ſe taire!
N'eſt-ce donc qu'à l'eſprit que votre cœur eſt dû,
Et ma ſincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre ſincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; auſſi pour vous ſuis-je toujours la même.
Tel eſt enfin l'effet de ces vers que j'ai lus:
J'étois indifférente, & je ne la ſuis plus;
Et je ſens que ſans vous je la ſerois encore.

DORANTE

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établiſſez la paix & le bonheur;
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trêve de beaux diſcours! il eſt tems que j'y penſe.
De par Monſieur, expreſſe & nouvelle défenſe
De ſouffrir que jamais vous oſiez nous parler.

DORANTE.

Il aura ſu mon nom!

LUCILE.

Ah, tu me fais trembler

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous, rentrez, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Raſſurez-moi d'un mot encor en nous quittant;

Ou déjà mon eſpoir eſt tout prêt à s'éteindre.
LUCILE.
De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Déſapprouver mon choix ; mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.
Quelqu'un m'a deſſervi près de lui, je parie.
LISETTE.
Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et ſur-tout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.
DORANTE.
Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à préſent il peut lire :
Je l'écoute. Où plutôt ſans cela, je l'admire :
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.
LISETTE.
Ce n'eſt pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis ſalutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre & des pauvres Auteurs.
Contre les nouveautés ſignalant leurs proueſſes ;
Et ſe faiſant un jeu de la chûte des pieces.
DORANTE.
Que diable en veux-tu faire? oui, vraiement, j'en connois.
LISETTE.
Courez les ameûter : pour aller aux François,
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La piece eſt de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.
DORANTE.
Tu veux....
LISETTE.
Ah! j'en ſerois d'avis! faites le ſcrupuleux!
Damis ne l'eſt pas tant, lui ; car à votre pere,
Il a de votre amour écrit tout le myſtere ;
Ce n'aura pas été pour vous ſervir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? & ſur quoi?
Les plaiſans intérêts pour balancer les vôtres!
Une piece tombée ; il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où ſera votre eſpoir?
Monſieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher ; c'eſt fait, rien ne l'arrête ;
Il lui donne ſa fille ; & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.
DORANTE.
Ah! tu me fais frémir! & des tranſes pareilles,
Me livrent en aveugle à ce que tu conſeilles.

SCENE X.

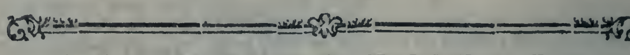
LISETTE, *seule.*

AH, ah, Monsieur l'Auteur ! avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manege ; & votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe.
Un bon coup de sifflet va vous être lâché,
Et vous savez alors quel est notre marché.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages facheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma piece, auparavant, me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
Delà plus d'une image annonçant l'infamie !
La critique éveillée ; un loge endormie ;
Le reste, de fatigue & d'ennui harassé ;
Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé ;
Le Théâtre distrait ; le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble & la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je seche. Je me meurs. Quel métier ! j'y renonce !
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ;
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis !
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait ; je péris si je tombe.
Où me cacher ? où fuir ? & par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle Egide opposer aux traits de la satire ?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir ?

(*Il se tait quelque-tems, & se promene à grands pas comme un homme extrêmement agité.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule empoisonnant son cours ;
Abrege en moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Hé bien ! une autrefois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur ? j'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher !
Voilà pourtant ! voilà la nouveauté.... flambée !

DAMIS, *comme un homme bien soulagé.*

(*A part.*) (*Haut.*)

Et mon sort décidé ! je respire. Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat !

DAMIS.

Tout-à-plat !

M. BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis,
C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée, & resifflée !

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance.
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une piece en effet,
Au tintamarre affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La piece étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des caffés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim ! des nuées !
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,
J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime....

(*A Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.*)

Oui ; telle rime, digne elle seule, à mon gré,
de relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,

Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire;
& demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux, & leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes à venir l'admirer.
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage!
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers,
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en Poëte, en héros! en grand homme!

(*A Baliveau.*)

Vous êtes stupéfait, ce trait-là vous assomme?
Vive les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(*A Damis.*)

N'est-ce-pas, mon confrere?

SCENE III.

M. FRANCALEU M. BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor qui le tire à part.*

Hé bien?

MONDOR, *bas & d'un air consterné.*

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sai, je sai. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre, & laissant vers & prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. BALIVEAU.

Oui, changeons de propos & laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! un Nocher !
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !
Plaît-il ; vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête
La lettre de cachet, qui, dites-vous, eſt prête.

M. FRANCALEU.

Ce jeune homme n'eſt pas du commun des humains.
Les Grands-Seigneurs déjà ſe l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promeſſe,
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la piece.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une piece ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce ſera de l'exquis : c'eſt moi qui le promets ;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez ! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! tranquilliſez-vous ! Soyez ſûr de l'avoir.
Oui, vous ſerez content, ce ſoir même ; ce ſoir !
C'eſt le terme qu'il prend. Votre affaire eſt certaine.
Et tenez ſon retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre eſt dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Etes-vous ſourd ? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monſieur de l'Empirée ?

M. FRANCALEU.

Et qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ? c'eſt lui,
Dont le zele, pour moi ſollicite aujourd'hui !

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître :
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue :
Il a ſur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme ſi c'eût été la ſienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc ?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul vous avez des vertiges !

M. BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur !

M. FRANCALEU.

Mais encor ! entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir, quelle mouche vous pique ?
Quoi ? lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non ! nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendart à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent je demande,
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit ;
Beau feu judiciaire ; en qui tout se rassemble ;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble !
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour moriginer la jeunesse étourdie,
Que par vous-même, au mal, elle soit enhardie ?
Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous, trouve un appui ?
Il versifiera donc ? le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs !
Et le jouet titré des petits & des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race ;
Devant quelques oisifs elle peut triompher,
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la société véritables frélons,
Chacun les y méprise, & craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais, ce ne sera plus qu'un gueux, un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien ! l'œuvre est très-méritoire !

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la goire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout tems gendarmé contre la poésie
Mais apprenez de moi, qu'un ouvrage d'éclat,

Ennoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guere
Les honneurs, en ce siecle, accueillir la misere:
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Dégrade quelquefois, mais jamais n'ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les especes.
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richesses:
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif & la faim.
Et, d'un œil satisfait, on veut que je le voie?
Soit; à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! Il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami, dont la réplique est prête,
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite:
Votre chagrin me touche autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà, quelqu'un! vous-même en jugerez ainsi.

(*A son valet.*)

Que l'on cherche Lucile; & qu'elle vienne ici.

(*A part.*)

Aussi-bien elle hésite, & rien ne se décide.

(*A M. Baliveau.*)

Qu'est-ce? vous mollissez? votre front se déride?
Vous paroissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare & bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons;
Et sur le train des mœurs du siecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne;
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;
Mais, dès que d'un tel choix, votre bonté l'honore...

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU. DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

VEnez, venez, Monsieur, une autrefois encore
Vous serez à la Cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
Qui signale, à tel point, son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous ;
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre ;
Car de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarassé.*

Mon oncle....

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ha !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire ;
Qui tout-à-l'heure étoit, un phénix un trésor !
Hé bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Va ! maudit soit l'instant, où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton pere.

SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MOnsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets :
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même à ma place, en auriez fait autant ;
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même :
Et dont le sentiment sur le mien rencherit.

M. FRANCALEU.

Comment ! la connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là, que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entr'elle & moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit ? Quoi !... C'est... la Muse originale
Qui, de ses impromptus, tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair ?

DAMIS.

Hé oui !

M. FRANCALEU.

Meriadec, de Kersic... de Quimper...

DAMIS.

En Bretagne ! elle-même ! Il faut être équitable.
Avouez maintenant : rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est désarouché trop-tôt ;
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh ! c'eſt vous qui, pour peu que vous nous écoutiez ;
Laiſſerez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ! qu'inſinue un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous beau proteſter !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu ſi ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

M. FRANCALEU.

La perſonne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : ſuffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laiſſez dire un mot ! & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien ! rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher ſi loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouſer. Je l'ai promis.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant j'y vais tout diſpoſer.

M. FRANCALEU.

Oh ! diſpoſez-vous donc, Monſieur, à m'épouſer.
A m'épouſer, vous dis-je ! Oui, moi ! moi ! C'eſt moi-même,
Qui ſuis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaiſantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, juſqu'ici plaiſanté ;
Quand, ſous le maſque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faiſois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les gens de goût !
L'ouvrage eſt peu de choſe, & le ſeul nom fait tout.
Oh ça, laiſſons donc-là ce burleſque himenée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne ſongeons déſormais qu'à nous dédommager

De la faute où ce jeu vient de nous engager.
Je vous fais perdre un oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelqu'estime?

DAMIS, *bas.*

Ah! Lisette la suit! malheur à l'anonyme!

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Mignone, venez ça. Vous voyez devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens...

LISETTE.

Ses talens! C'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête;
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; & pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez! voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon, je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu : mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere estime ;
Loin delà, votre chûte est si peu légitime,
Fait voir tanr de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon pere...

DAMIS.

Permettez belle & jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même de parler.
Mon pere, il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un pere, je le sai, l'autorité suprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;
Mais, de ce droit, jamais vous ne futes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse ;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré ;
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere.
Mon devoir le veut donc ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*Bas.*)
Au fait. J'augure mal de cet avant propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah ! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous ;
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi! quand j'ai mes raiſons....

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit ſelon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre:
Et jamais un ſoupçon ne fut ſi mal fondé.
Il m'adore: & de moi, près de vous ſecondé...
Ah! je lis mon arrêt ſur votre front ſévere!
Hé bien! j'ai mérité toute votre colere!
Je n'ai pas contre moi fait d'aſſez grands efforts.
Mais eſt-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin, c'eſt à quoi je ſerois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma deſtinée.
Non! vous n'uſerez pas de tout votre pouvoir;
Mon pere! accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue!
Hélas! il n'a brillé qu'un inſtant à ma vue!
Je fermerai les yeux ſur ce qu'il a d'attraits.
Puiſſe le Ciel m'y rendre inſenſible à jamais!

M. FRANCALEU.

La ſotte choſe en nous que l'amour paternelle!
Ne ſuis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle!

DAMIS.

Eh! laiſſez-vous aller à ce doux mouvement,
Monſieur, ayez pitié d'elle & de ſon amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour ſervir Dorante à qui Lucile eſt due.
Laiſſez-là ma fortune & ne ſongez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

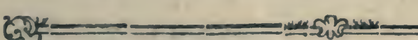
Souffrez que ma vengeance à cela ſe termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'eſt le fils d'un homme ardent à ma ruine!

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non: voilà qui met fin à vos inimitiés.



SCENE DERNIERE.

DORANTE, Mr. FRANCALEU, DAMIS. LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *ſe jettant aux genoux de M. Francaleu.*

Ecoutez-moi, Monſieur! ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il eſt tems que je rompe un ſilence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon ſort,
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.
Prononcez, & ſouffrez cependant que j'eſpere.

Un malheureux procès vous brouille avec mon pere.
Mais vous futes amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jetter à ses pieds comme aux vôtres!
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres!
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir!

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître de couronner la méchanceté noire,
Qui croit d'avoir ici disposé tout pour toi ;
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à votre pere,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, & peut lire tout haut.

M. FRANCALEU, *lit.*

Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
Par son médiateur il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile,
Et je défere à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu.
Celui de Monsieur Francaleu
Puisse-t-il s'obtenir de même!
Parlez, pressez, priez! je desire à l'excès
Que sa fille, aujourd'hui termine nos procès ;
Et que le don d'un fils qu'un tel ami protege,
Entre votre hôte & moi renouvelle à jamais
La vieille amitié du College.

METROPHILE.

(*A Dorante.*)

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous ;
Aimez donc bien Lucile, & soyez son époux.

DORANTE

(*Baisant la lettre.*) (*A Lucile.*)

Ah, Monsieur! ô mon pere! Enfin je vous possede.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cede.

DORANTE.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre !

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes,
Amoureux & François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un furieux ! Qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa piece.

DAMIS.

Quoi !... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé ! J'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

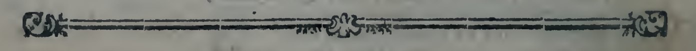
J'ai demain, pour ma part, cent places retenues ;
Et veux, après-demain vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non ! j'appelle en auteur soumis, mais peu craintif ;
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Himen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES ! tenez-moi lieu de fortune & d'amours.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*



PQ
2019
F6A65
1774

Piron, Alexis
La métromanie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY